

à l'eau, à l'huile, et au vinaigre ; on en fait des baignets, on en couvre la viande des patées &c. &c.

Toutes ces considérations doivent engager les habitants du pays à cultiver en grand une plante si précieuse, surtout ceux qui ont beaucoup de vaches et de moutons.

LE POIS

LULTIÈME des champs ne diffère de celui des jardins qu'en ce qu'il est plus petit et ne porte qu'une fleur. Comme les pois en général sont cultivés de temps immémorial, ils ont donné un grand nombre de variétés ; on les divise en pois à parchemin, et sans parchemin ; les premiers se subdivisent en pois nains et en pois ramés, aussi en pois hâtifs et tardifs ; comme on a traité de la culture des pois hâtifs de jardins dans la première partie de cette ouvrage nous nous bornerons, dans cette seconde partie, à ceux tardifs des champs.

Ces pois se sèment le printemps sur deux labours, dès que les fortes gelées ne sont plus à craindre, vers le dix de mai, à la volée et un peu clair, et on les herse aussitôt ; on les sème aussi en rangées, pour pouvoir les biner, avec la charrue, opération qui est toujours utile, et qu'Arthur Young, célèbre agronome anglais, recommande fortement ; on les sème souvent avec de l'avoine et du seigle pour couper en vert et faire du fourrage, ou pour l'enterrer et servir d'engrais.

Le fourrage qui en résulte est excellent, améliore la paille avec laquelle la fane des pois est mêlée ; l'engrais qu'il fournit équivalait à une demi-fumure.

Les cultivateurs dans ce pays, ou le foin est sujet à manquer, seraient blâmables de n'en pas semer, tous les ans, une certaine quantité.

Comme la formation de la graine des pois consomme beaucoup de principes nutritifs du sol, il convient, lorsqu'on veut faire succéder récolte de froment, ou en faire du fourrage, ou de l'engrais, de les faucher, avant leur complète floraison.

Quand on cultive le pois pour la nourriture des hommes et des animaux, on les laisse parvenir à leur maturité ; alors on les enlève avec la faucille, ce qu'on appelle *crocheter* ; on les bat au fléau comme le blé, lorsqu'ils sont assez desséchés pour que les cosses s'ouvrent facilement et on les vanne.

Tous les animaux paturants les aiment, avec passion ; ils les engraisseront mieux peut-être qu'aucun autre grain, principalement les bœufs et les cochons.

Les habitants du pays en consomment eux-mêmes une grande quantité dans leur soupe, avec du lard en gras, et les jours maigres en purée, avec forte herbes salées.

La fane des pois étant très longue, est plus propre à la nourriture des chevaux qu'à celle des bœufs et des moutons, à moins qu'elle ne soit hachée, ce qui serait très bon de faire.

FÈVES.

HOMME j'ai donné la description de cette plante dans la première partie du présent traité, et j'en ai désigné les variétés, je ne parlerai que de celles que je désire voir cultivées dans les champs du Canada ou on en voit si peu, quoi-

qu'elles soient d'une importance majeure dans les années de disette de blé.

C'est en plein champ que la culture des fèves procure les plus grands avantages ; non seulement elles fournissent leurs graines pour la nourriture des hommes, mais encore leur fane donne un fourrage copieux pour les animaux, et un excellent engrais aux terres ; ce n'est pas tout : le principal avantage, c'est qu'elles préparent les terres argileuses pour les semences des céréales.

Ce sont exclusivement les terres argileuses, un peu humides, c'est-à-dire, les terres froides propres au froment qui conviennent à la culture des fèves. Elles assurent l'abondance et la beauté des froments semés sur le terrain où on a récolté des fèves l'année précédente ; elles procurent un revenu aux terres que l'on a coutume de laisser en jachères dans ce pays.

On ne doit pas craindre de multiplier cette culture, car l'emploi des fèves n'a point de bornes ; elles sont une excellente nourriture pour les hommes, et pour tous les animaux domestiques ; elles valent beaucoup mieux que d'autres graines pour engraisser les bœufs, les cochons, les dindes, les oies, les chapons, &c. ; elles augmentent considérablement le lait des vaches, et le rendent d'une excellente qualité.

On donne ordinairement deux labours profonds aux champs qu'on destine à recevoir des fèves. On fume avant le second labour ; on sème en rangées espacées suffisamment pour qu'on puisse biner et renchasser à la charrue : opération que l'on doit répéter deux fois au moins pendant l'été. On fait suivre la charrue par des enfants, dont les uns jettent les graines dans la raie, et les autres les couvrent de terre qui n'a pas besoin d'être aussi émiettée que pour d'autres graines.

On ne récolte les fèves cultivées ainsi pour la graine, que lorsqu'elles sont complètement mûres et desséchées ; alors on les fauche, ou on arrache les pieds ; on les bat au fléau comme le blé.

Les deux variétés que l'on cultive ainsi en grand sont la fève rote et la grosse fève de marais ; plusieurs sèment dans les intervalles des rangées, entre les deux St. Pierre, après le deuxième binage, des navets, qui donnent une abondante récolte, et utilisent un terrain qui ne produirait aucun revenu.

Comme les fanes des fèves donnent un engrais abondant, soit vert ou sec, dans beaucoup de lieux, on les sème exprès pour cet objet.

Quand, dans les premiers jours de juillet, on prévoit que la récolte de foin sera peu abondante, on fera prudemment de semer de ces fèves, à la volée, sur les terrains où l'on aura récolté du seigle et de l'orge, auxquels on donne un léger labour, afin de suppléer au peu de foin que l'on aura ; on les coupe dans ce cas avec la faux, pendant qu'elles sont en fleurs ; et si la saison est favorable, on pourra les couper deux fois, ce qui payera bien les peines et soins qu'on se sera données ; il faudra bien faner ce fourrage avant de le mettre à couvert dans les fenils.

Une excellente manière de tirer parti des fèves est de les enterrer, avec la charrue, lorsqu'elles sont en fleurs ; elles valent le meilleur